
Le centenaire de l'Institut.

Numéro d'inventaire : 1979.33841

Auteur(s) : T. Obalski

Type de document : article

Éditeur : La Science française

Période de création : 4e quart 19e siècle

Date de création : 1895

Collection : 40

Description : Article découpé dans une revue.

Mesures : hauteur : 302 mm ; largeur : 224 mm

Mots-clés : Etablissements de recherche, académies, instituts, observatoires

Filière : aucune

Niveau : aucun

Nom de la commune : Paris

Nom du département : Paris

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 1

Lieux : Paris, Paris

LE

CENTENAIRE DE L'INSTITUT

La séance solennelle de célébration du centenaire de l'Institut avait réuni, autour de nos académiciens, tout ce que le monde savant compte d'illustrations et jamais peut-être il ne fut donné de voir dans une même assemblée autant d'hommes éminents dans les diverses branches des connaissances humaines.

Comme l'a si bien dit l'illustre président de l'Institut, M. Ambroise Thomas, dans son allocution au Président de la République, les orateurs qui lui ont succédé à la tribune ont glorifié « le prodigieux mouvement qui s'est poursuivi en France depuis cent ans dans le domaine des lettres, des sciences et des arts. »

Des deux discours qui ont suivi celui de M. Ambroise Thomas, nous ne voulons retenir que ce qui concerne la science française : M. Jules Simon nous a tracé à grands traits l'histoire de l'Institut de France et montré la bienfaisante et continuelle action qu'il a exercée sur le mouvement intellectuel du monde entier. Après avoir cité les noms des plus illustres, et, faisant un retour sur le passé, glorifié les ancêtres de nos cinq académies, il a félicité la Convention d'avoir ouvert « les portes de son Institut, non seulement à tous les Français, mais encore à tous les grands hommes, quelle que fût leur origine. » Il a aussi montré combien était grande, belle et forte, cette œuvre de notre Assemblée nationale, qui, tout en faisant face aux ennemis du dehors, créait au dedans pour recueillir les découvertes, perfectionner les arts et les sciences, « l'Académie de France représentant à la fois les Lettres, les Sciences et les Arts. »

Puis, parlant de ces congrès de la paix que l'on voit se réunir à chaque instant dans notre fin de siècle qui retentit du bruit des préparatifs de guerre, M. Jules Simon, dans une brillante péroraison, s'est adressé aux correspondants étrangers de l'Institut :

« Le voilà devant vos yeux, a-t-il dit, le congrès de la paix ! Voilà le congrès où la vérité est aimée pour elle-même, quel que soit le pays où elle éclate, où la poésie est adorée dans toutes les langues, où les grandes découvertes excitent le même enthousiasme, quelle que soit leur origine, et où l'on ne connaît d'autre émulation que celle de bien faire. La patrie de l'éternelle vérité et de l'éternelle beauté est aussi la patrie de la paix. »

« Associés et correspondants de l'Institut de

France, vous n'emporterez pas seulement d'ici le souvenir des chaleureuses sympathies qui vous ont accueillis.

Nous emporterons tous de cette réunion fraternelle un redoublement d'amour pour la paix, pour les sciences qui la fécondent et pour les arts qui l'embellissent ; et nous travaillerons chacun dans notre coin préféré de l'atelier universel, à la prospérité de la maison, c'est-à-dire au bonheur de l'humanité. »

M. Poincaré a répondu point pour point. Il a, lui aussi, parlé longuement des ancêtres de nos académiciens, et justifié la Convention d'avoir :

... « conçu des illusions vite détrompées sur la possibilité et l'efficacité de certains travaux en commun, exagérément sacrifié la variété à l'unité, et, dans un amour excessif de simplicité et de symétrie, procédé d'abord à des classifications arbitraires et imposé aux élections des conditions maladroites. »

Puis, faisant, lui aussi, allusion aux services rendus par l'Institut depuis sa fondation, il nous a montré l'illustre compagnie aidant :

... « l'histoire à se renouveler par l'étude attentive des sources et par l'application de la méthode critique ; la géographie à pénétrer dans des domaines inexplorés ; la géologie à ressusciter les âges disparus ; les mathématiques à poursuivre et à atteindre dans l'immensité des planètes inconnues ; la physiologie, la biologie, la zoologie, à arracher peu à peu, d'un commun accord, les secrets de la nature vivante ; la physique et la chimie à dompter les forces et à triompher de la matière. »

« Le monde, continue-t-il, s'est étendu et métamorphosé. Les astres ont confessé le mystère de leur composition ; les corps ont révélé des rapports imprévus entre leurs propriétés différentes ; l'étude des courants a établi la corrélation du magnétisme et de l'électricité ; mouvement, chaleur, lumière, ont paru puiser dans les mêmes causes la richesse diverse de leurs manifestations ; la trame solide et simple des réalités s'est entrevue sous le caprice changeant des apparences. »

« En même temps, cette science, tous les jours plus entreprenante, a mis ses conquêtes au service de l'art et de l'industrie. »

Elle a révolutionné la production, centuplé les effets de l'activité humaine, supprimé les distances, transporté par delà les océans la pensée et la parole elle-même, établi plus étroitement la communion des intelligences et préparé par là la communion des cœurs.

« Si, dans cette transfiguration de l'univers, la France a joué un rôle capital, c'est, en grande partie, à son Institut qu'elle en est redevable. La France ne serait plus la France le jour où s'attèdirait chez elle la passion des belles et grandes choses. Vous êtes, messieurs, les principaux ouvriers de sa gloire et les plus sûrs dépositaires de son génie. Vous transmettez aux générations futures, accrus de vos propres

ressources, le trésor intellectuel que vous avez reçu, et dont vous pouvez, sans l'épuiser jamais, répandre la monnaie sur le monde. Vous continuerez ainsi de seconder vaillamment la France dans l'accomplissement de sa fonction traditionnelle, j'allais dire de sa mission sacrée, qui est de propager l'idée et de semer la vérité. »

Ce discours, comme celui de M. Jules Simon, a été accueilli par d'unanimes et chaleureux applaudissements.

On ne pouvait, en effet, retracer de façon plus éloquente ni plus vraie, les efforts faits par toute une génération de savants pour maintenir la France à la place qu'elle occupe depuis si longtemps, c'est-à-dire à la tête du mouvement intellectuel du monde entier.

T. OBALSKI.



LES FILS DE LA VIERGE

Lorsque les feuilles desséchées commencent à joncher le sol, que le vent plus piquant du matin fouette le visage, il est encore agréable d'aller errer dans les campagnes, le fusil à l'épaule ou la boîte à herborisation en bandoulière. La nature offre alors un spectacle du plus bel effet : à l'horizon, la forêt jaunie forme une toile de fond au décor splendide ; en avant, les prés, sous l'action du soleil levant, étincellent des mille feux produits par la rosée ; et les guérets, dépouillés de leur riche moisson, mettent une note triste dans ce paysage d'automne.

Dans les herbes brillent d'innombrables filaments soyeux sur lesquels vient se condenser la rosée ; de loin on dirait un immense tapis reflétant les rayons du soleil, tandis que, sur la route, ces mêmes fils, accrochés aux arbres, flottent dans l'air, enserrant de leur réseau le voyageur matinal.

Bientôt on en est couvert ; ces fils semblent adhérer par d'invisibles crochets aux vêtements, au chapeau : les uns viennent se coller contre la figure et produisent une sensation légère qui, à la longue, finit par devenir agaçante ; les autres, plus légers, passent au-dessus de votre tête, la campagne en est toute blanche et le paysan, les voyant s'élever de tous côtés, murmure : « L'hiver sera dur cette année ! »

Ils portent un nom bien gracieux, ces filaments ténus que l'automne nous envoie : dans toutes les provinces on les appelle *les fils de la Vierge*. C'est, disent certaines légendes, le produit de la quenouille de la mère du petit Jésus, destiné à rendre plus chaud le nid des oiselets ; dans d'autres contrées, la légende devient plus sombre et ce ne serait autre chose que le fil destiné à tisser le linceul des malheureux qui meurent abandonnés au coin d'un bois, sur la grande route, au revers du talus d'un fossé. Riante ou sombre, la légende existe et le fil de la Vierge est entouré dans nos campagnes d'une sorte de superstitieux respect.

